

24 images

24 iMAGES

Le temps de la parole

L'abécédaire de Gilles Deleuze de Pierre-André Boutang

Philippe Gajan

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23440ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (1997). Review of [Le temps de la parole / *L'abécédaire de Gilles Deleuze* de Pierre-André Boutang]. *24 images*, (88-89), 89–89.

Tous droits réservés © 24 images, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

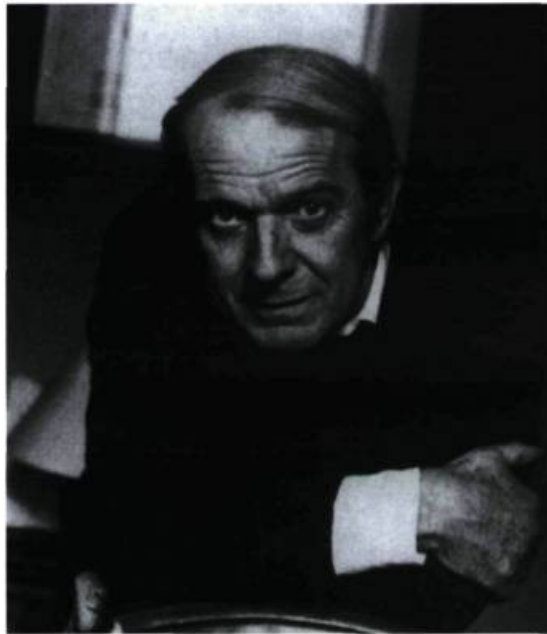
<https://www.erudit.org/en/>

LE TEMPS DE LA PAROLE

PAR PHILIPPE GAJAN

Le temps est doublement important dans *L'abécédaire de Gilles Deleuze*. Il y a tout d'abord le caractère posthume de l'œuvre, condition même de son existence puisque le philosophe l'avait imposé. C'est ainsi que Deleuze se réapproprie jusqu'à sa mort, affirmant peut-être là le côté définitif de la primauté du langage: «Vous me voyez, mais je suis mort, je suis une image et surtout une parole». Formidable négation du culte de la personnalité par celui qui haïssait les écoles et les disciples. Mais aussi paradoxe de cette négation, à cause du rôle de Claire Parnet, son élève et l'instigatrice du projet qui guide l'interrogatoire, établit la forme et les voies à explorer. Celle-ci, présente à l'écran par le truchement d'un miroir qui renvoie son image comme suspendue sur l'épaule de Deleuze durant à peu près la moitié de l'exercice, impose sa parfaite connaissance du sujet: l'homme, sa pensée, son histoire, la grande et la petite (disons par exemple son engagement marxiste et sa tuberculose; son rejet des wittgensteiniens et ses origines bourgeoises). La richesse de ce dialogue vient de ce qu'il est un monologue épuré par l'autre. À l'inverse, la richesse de ce monologue vient de ce qu'il est un dialogue, une joute oratoire (un jeu de langage) qui souligne le non-dit, écarte les zones d'ombre comme les demi-vérités. Gilles Deleuze n'affirmait-il pas qu'une autre des conditions de présentation de cet entretien serait de juger de son intérêt, lui-même ne souhaitant pas transmettre un verbiage pour lequel il semble avoir peu d'estime?

La mise en scène participe de ce jeu de la négation des apparences. En complète opposition avec l'exercice qui consisterait à partager «l'intimité» du philosophe (une émission qui s'intitulerait par exemple: «7 h 30 avec Deleuze»), elle multiplie les



Gilles Deleuze: «Je suis une image et surtout une parole.»

signes d'énonciation, la «claquette», le nombre de bobines: ceci est un enregistrement. Dans son discours Deleuze renchérit fréquemment: nous sommes en 1988, vous êtes après ma mort. L'autre effet, cette fois-ci amené par le montage non-montage, c'est-à-dire en continuité, littéralement bout à bout, contribue à appuyer la parole deleuzienne qu'il faut capter dans son intégrité, quitte à laisser des «blancs» à l'écran. Tout se passe comme si la soumission quasi maniaque de l'image au propos venait le renforcer, non plus le mettre à l'écran ou dans un écran (le philosophe devisant dans sa promenade quotidienne sous les arbres, image d'Épinal s'il en est), mais le souligner en tant que parole.

L'autre aspect temporel important à considérer enfin est le choix de la durée. Initialement *L'abécédaire de Gilles Deleuze* fut présenté sur la chaîne culturelle franco-

allemande Arte sous forme de fragments. Le FCMM présentait trois parties de deux heures trente chacune, c'est-à-dire le format imposé par la sortie en vidéocassette. Par ce biais, la durée liée au concept même de l'œuvre (l'abécédaire, lettre après lettre) se trouvait transposée en une durée que l'on pourrait qualifier de spectatorielle, puisque arbitrairement il est possible de la juger comme suffisante pour un exercice de concentration aussi intense. Cette remarque est peut-être plus capitale qu'il n'y paraît. En effet dans le second cas où la dimension du temps spectateur est nettement plus considérable, nous retrouvons l'enjeu même de la parole. Plus que la parole du «Maître», nous avons affaire à un complexe tissage entre cette parole et son récepteur, c'est-à-dire le spectateur qui devant ce flot ininterrompu n'a d'autre choix que de se mettre en action, d'agencer, de trier, de construire. L'œuvre de Deleuze est elle-

même de nature nettement constructiviste, et ce format de présentation va probablement beaucoup plus dans son sens. Lui qui n'aimait ni les conférences, ni les entrevues, ni même les discussions (sans intérêt selon lui) éprouvait par contre beaucoup de plaisir à exercer le métier de professeur, justement parce que l'échange s'installait dans la durée et non plus à sens unique. C'est là d'ailleurs qu'il faut chercher son refus de faire école. Parfaite introduction à l'œuvre imposante du philosophe, *L'abécédaire* est aussi une puissante machine à réflexion, un remède à la bêtise en quelque sorte. ■